

DIT REGER

exercices de détestation



OeO (Œuvres ouvertes)

Reger a fait sa première apparition dans le livre de Thomas Bernhard, Maîtres anciens.

« Et puis, qui sait, se dit-il en montant dans le train pour Paris, peut-être trouverai-je en France plus à détester qu'en Autriche ? »

« Les Français sont un peuple extrêmement policé »

Les Français sont un peuple extrêmement policé. Les Français sont un peuple extrêmement policé, se dit-on en arrivant à Paris, me suis-je dit en arrivant à Paris gare de l'est, dit Reger. On parle pourtant des Français comme de gens dérégés, jouisseurs et libertins, c'est ainsi dont on parle des Français en Autriche ou en Allemagne, dérégés, jouisseurs, libertins, n'est-ce pas, et frondeurs, grévistes, n'aimant pas travailler, volontiers fainéants. Vous connaissez la publicité « Liberté toujours » - le Français beau gosse assis sur une place au soleil, fumant sa cigarette – voilà le Français dans toute sa splendeur imaginaire et publicitaire, car évidemment l'imaginaire et la publicité ne sont que mensonges, tout ce que disent notre imagination et la publicité qui s'en nourrit et l'exploite ne sont que mensonges, dit Reger, et l'image du Français en Allemagne et en Autriche est un absolu mensonge, une image, donc un mensonge, c'est ce qu'on constate dès qu'on arrive à Paris gare de l'est, les Français sont un peuple extrêmement policé, je veux dire par là que la police est partout, contrôle tout, examine tout, juge tout, regarde tout, patrouilles de police qui défilent à pied ou en voiture un peu

partout dans Paris et sur les écrans et dans les haut-parleurs (où il est toujours question d'un plan Vigipirate et de diverses mesures de sécurité), patrouilles de police qui sont les véritables curiosités touristiques parisiennes quand on vient d'ailleurs, et pas la tour Eiffel, et pas l'Arc de Triomphe, et pas les Champs Elysées où je ne vais d'ailleurs jamais quand je viens à Paris, dit Reger. En arrivant à Paris gare de l'est, je me suis dit qu'en cette période estivale la France était un pays ultra policé, que ce pays était l'ordre incarné, un pays de règlements et de règles partout affichés et annoncés, oui, j'ai même vu des militaires patrouillant avec des mitraillettes, dit Reger, comment est-ce possible me disais-je alors que j'arrivais de Vienne, j'avais l'impression de faire un bond en arrière dans le passé, d'arriver en Autriche, cette Autriche que mes parents ont connue, pays policé, pays ultra policé. Ainsi les Français sont devenus un peuple extrêmement policé, plus policé que les Autrichiens et les Allemands réunis ! Les Français, voyez-vous cher Atzbacher, les Français aiment l'Etat, ils sont terriblement attachés à l'Etat, de l'enfance à la vieillesse ils sont attachés à l'Etat, ce sont des *Staatsfanatiker*, des fanatiques de l'Etat. Ils sont élevés en serviteurs de l'Etat, même les Français qui ne sont pas fonctionnaires ne jurent que par l'Etat, ils naissent, ils grandissent, ils se marient, ils copulent, ils travaillent, ils pensent, ils meurent dans et pour l'Etat qui leur

garantit leur identité et le minimum vital toujours. Comme ils ne jurent que par l'Etat, ils ne jurent que par la police. L'un ne va pas sans l'autre. Si vous êtes fanatiques de l'Etat, vous êtes fanatiques de sa police, dit Reger. Ainsi, arrivant à Paris gare de l'est, je pris un taxi – j'ai horreur des taxis et surtout des chauffeurs de taxi qui vous font la conversation, j'ai horreur aussi qu'on conduise à ma place, mais j'ai encore plus horreur des bus, du métro et de la promiscuité, j'ai horreur de la masse -, je pris donc un taxi et tombai sur un chauffeur qui, apprenant que j'étais Allemand – car jamais je ne dis que je suis Autrichien, en ayant trop honte à l'étranger -, s'enthousiasma, et me dit qu'il aimait les Allemands parce qu'ils aimaient l'ordre, parce qu'ils faisaient respecter l'ordre chez eux, que les rues étaient propres, les maisons propres, les squares propres, pas comme ici – et il me montrait les boulevards où nous passions dehors -, puis, arrivés à un rond-point bloqué par une quantité de véhicules avec au milieu un policier qui se démenait pour rendre la circulation fluide, il se tourna vers moi pour me dire que ce n'était pas comme ça chez « nous », que tout était mieux organisé chez « nous », que l'ordre était respecté chez « nous », et il continua son infâme blabla pendant tout le trajet, m'inondant d'éloges de l'ordre et de la propreté allemands, me dégoûtant définitivement de l'Allemagne, dit Reger. Mais ce qu'il ne savait

pas, le pauvre homme, c'est qu'il vivait dans un pays extrêmement policé, dans le pays le plus policé d'Europe, car partout veillait la police, partout l'Etat veillait sur ses serviteurs, à tous les croisements, dans tous les quartiers il y avait l'Etat, c'est-à-dire la police, et les Français aimaient, oui raffolaient visiblement de cette présence policière envahissante, tellement envahissante qu'ils finissaient par ne plus la voir, celle-ci faisant partie de leur paysage depuis l'enfance jusqu'à la mort.

On m'expliqua alors, cher Atzbacher, on m'expliqua alors que le pays était gouverné ou plutôt présidé par le chef de la police, que le peuple avait voulu ça, un chef de la police à sa tête, situation inédite en Europe, n'est-ce pas, le chef des flics au sommet de l'Etat. On m'expliqua parmi les rares amis que j'ai à Paris que le peuple avait voulu ça, le chef des flics président, qu'on était en démocratie, et que c'était parce que le chef de la police était au sommet de l'Etat que la France était un pays policé, ultra policé, dit Reger. Ceci me confirma dans la pensée que les Français aimaient la police, qu'ils l'avaient toujours aimée, que depuis Vichy une majorité de vieux Français gardaient une certaine nostalgie de cette police qui avait organisé la rafle des Juifs, de cette police qui avait jeté des Arabes dans la Seine, mais que bien sûr cette nostalgie était profondément cachée, inavouée, et que jamais on en parlerait, qu'elle était profondément enfouie dans

les consciences et que jamais elle n'était réellement exprimée, à part par une minorité d'extrémistes dont il fallait se méfier. Cette nostalgie expliquait que chaque Français rêvait sans le dire d'avoir la police partout, que chaque Français rêvait d'un pays policé, ultra policé, dit Reger. Jamais je n'ai vu de pays plus obsédé par la police, dit Reger. Certes, on vilipende les flics, on dit les détester et les éviter, mais en réalité, cher Atzbacher, la France est le pays d'Europe où le plus de gens rêvent d'avoir des flics partout, dans les écoles, dans les stades, dans les gares, dans les HLM, dans les aéroports, dans les avions, dans le métro, dans les cinémas, dans les grands magasins, et il est même de nombreux Français qui rêvent d'avoir des flics chez eux, dans leur cuisine, dans leur cave, dans leur grenier, sous leur lit, dans leur lit même. La France est le pays d'Europe où le plus de gens rêvent d'avoir des flics partout, dans leur cuisine, dans leur cave, dans leur grenier, sous leur lit, dans leur lit, les protégeant, les harcelant, les contrôlant, les surveillant, veillant à chaque instant de leur existence à leur sécurité, et commettant avec eux, en leur nom, les pires crimes. Car la France est le pays d'Europe où la police est autorisée, encouragée même à commettre des crimes au nom de l'Etat, de la sécurité de l'Etat, et au nom des Français et de leur sécurité, dit Reger. On ne compte plus ces dernières années le nombre de clandestins défenestrés parce qu'ils

tentèrent de fuir la police, on ne compte plus le nombre de « bavures », c'est-à-dire de meurtres de jeunes gens d'origine étrangère ayant refusé l'ordre policier, je veux dire de vivre dans un pays policé, ultra policé. On ne compte plus le nombre de citoyens d'origine française qui, pour une raison ou une autre, sont morts d'avoir refusé de vivre dans un pays policé. Oui, cher Atzbacher, c'est un pays bien étrange que la France, vu d'Autriche, dit Reger, c'est un pays qui n'a pas fini de nous étonner.

« Il faut en finir avec les éditeurs »

Je cherche un éditeur pour mes « Exercices de détestation », cher Atzbacher, dit Reger. Je suis à Paris pour rencontrer des éditeurs. J'ai rencontré un éditeur hier, dit Reger, même si je pense qu'il faut en finir avec les éditeurs. Les éditeurs sont les pires êtres que je connaisse, dit Reger. J'en ai rencontré de nombreux à Vienne, et j'ai fini par les éviter comme la peste. Mais pourquoi ne pas faire connaissance de quelques éditeurs parisiens, ne serait-ce que pour me documenter ? Toute personne qui écrit a besoin de se documenter. Il ne vit que de cela : l'observation, l'observation, et encore l'observation. La frontière est vague entre le journaliste et l'écrivain, tant tous deux sont obsédés par le réel qu'ils observent toutefois de manière tout à fait différente. J'en sais quelque chose, moi qui écris depuis de si nombreuses années des chroniques pour le Times. J'ai donc rencontré hier un éditeur parisien. Cette rencontre m'a confirmé dans la pensée – très ancienne chez moi – qu'il faut en finir avec les éditeurs, et qu'il faut en finir vite. Et que l'auteur ne doit pas écrire *pour* des lecteurs, mais *contre* les éditeurs. L'auteur ne doit pas écrire pour trouver des lecteurs, mais pour se débarrasser des éditeurs.

L'auteur ne doit pas écrire pour faire vivre les éditeurs, mais pour empêcher les éditeurs de vivre et de se perpétuer. Plus il aura essuyé de refus, plus il devra être satisfait. Pour un véritable écrivain, aujourd'hui comme hier, la multitude des refus est un gage de la qualité de ce qu'il écrit. J'en ai souvent parlé à Vienne avec Kofler qui est entièrement d'accord avec moi. A partir du moment où l'éditeur veut faire du chiffre, il malmène la littérature. A partir du moment où un éditeur veut faire durer sa maison d'édition, la littérature est perdue. Le véritable auteur réalise la littérature, il crée des œuvres, il est à mille lieues de la politique du chiffre de l'éditeur qui ne pense qu'à durer par tous les moyens, quitte à renier ses anciens idéaux littéraires parce que l'époque est devenue trop vulgaire pour que les lecteurs s'intéressent à la vraie littérature. A Vienne, il n'y a plus que des éditeurs-entrepreneurs, lesquels ne travaillent plus qu'avec les supermarchés du livre (qu'on n'appelle pas ces monstrueuses grandes surfaces des librairies !), dit Reger. J'ai donc rencontré hier un éditeur français. Assis dans un bar chic du Quartier latin où il m'avait invité (j'ai horreur des bars chic, j'ai horreur de toutes les nouvelles formes derrière lesquelles se cache la bourgeoisie, j'ai horreur des abominables crétins bruyants qu'on rencontre ordinairement dans de tels lieux, où la musique et l'alcool coulent à flot, abrutissant en quelques secondes les

cervelles déjà abruties ailleurs), j'étais assis face à lui, curieux de connaître son verdict sur les « Exercices de détestation » (un portrait captivant des mondes littéraires autrichiens et allemand, avec de nombreux portraits au vitriol d'écrivains célébrés là-bas), bien sûr je ne m'attendais à rien de positif, je venais pour découvrir un éditeur parisien et me documenter, j'étais curieux de savoir lequel serait le plus médiocre, l'éditeur autrichien, l'éditeur français, l'éditeur allemand, l'éditeur anglais, j'attendais donc son verdict avec un mélange de gourmandise et de pure curiosité anthropologique, j'avais mon calepin ostensiblement placé sur la table, la main prête à noter tous les détails de notre « conversation », qui fut en vérité un monologue, car je laissais l'éditeur monologuer – ou plutôt bavasser -, soucieux surtout de me documenter, donc de le laisser parler le plus longtemps, dit Reger. Vous avez du talent, me dit l'éditeur français, dit Reger, vous êtes vraiment talentueux, me dit l'éditeur, dit Reger, vous décrivez merveilleusement le petit monde de l'édition viennoise, ses compromissions, ses conflits d'intérêt, ses manœuvres, me dit l'éditeur français, dit Reger. Vos scènes de remises de prix littéraires sont fabuleuses ! On dirait du Thomas Bernhard, on s'y croirait, me dit l'éditeur, dit Reger. Je serais très heureux de publier vos « Exercices de détestation », me dit l'éditeur français, oui, très honoré même (et là bien entendu j'attendais le « mais »

qui allait suivre, j'attendais avec impatience la liste des raisons raisonnables et tout à fait circonstanciées qu'il allait me donner, je m'apprêtais à noter furieusement chacun de ces mots), la traduction est d'ailleurs très bonne, me dit l'éditeur français, dit Reger, j'adore notamment les scènes où vous racontez les rencontres avec des éditeurs auxquels vous avez soumis vos manuscrits, me dit l'éditeur parisien, dit Reger. Tout cela est très vivant, très talentueux, comment dirais-je ? Très viennois, oui, c'est cela, très viennois. Vous avez – et c'est très bien rendu en français – une plume excellente, sarcastique, vivante, je vous félicite, cela manque terriblement en France, *mais...* (et là ma main posée, dressée déjà sur mon calepin, fut saisie par un léger tremblement nerveux), mais il me semble que vous êtes peut-être trop dur avec certains de vos confrères, que vous insultez copieusement, ainsi pourquoi être si dur avec deux auteurs appréciés chez nous, Süskind et Kehlmann, de si bons auteurs, admirés internationalement, me dit l'éditeur français, dit Reger. Ce sont des auteurs souvent drôles, ils devraient pourtant vous plaire ! Vos « Exercices de détestation » sont remplis de qualificatifs peu amènes à leur endroit (oui, c'est exactement ce qu'il a dit et que j'ai noté : « qualificatifs peu amènes à leur endroit »), vous exagérez constamment, vous allez trop loin, vous poussez le bouchon...(oui, c'est exactement ce qu'il a dit :

« Vous poussez le bouchon... », sans finir tout de suite sa phrase, la suspendant un instant)... un peu trop loin, vous êtes très imaginaire, très doué, mais vous poussez le bouchon un peu trop loin (cette fois-ci dit d'une traite), vous n'y allez pas de main morte (et ma main emballée nota sur une nouvelle feuille : « Vous n'y allez pas de main morte »), est-ce que ces « Exercices de détestation » ont fait l'objet d'une publication en Autriche (et je notais l'expression « fait l'objet d'une publication ») ? me demanda l'éditeur français, dit Reger. Cher Atzbacher, vous connaissez mon mépris total des éditeurs, vous savez que je ne fais aucun compromis, que si j'écris mes chroniques au Times, c'est parce que j'y jouis d'une totale liberté, d'une absolue liberté. Mais cette rencontre avec un éditeur français me confirma dans la pensée qui m'absorbe et me hante en tant qu'auteur, pensée qui me dicte de détester tous les éditeurs de la planète avec ferveur, avec une force et une radicalité absolues, et de souhaiter leur disparition rapide et totale. Oui, je vous le redis, cher Atzbacher, je vous le redis solennellement, il faut en finir avec les éditeurs, l'auteur ne doit pas écrire *pour* des lecteurs, mais *contre* les éditeurs. L'auteur ne doit pas écrire pour trouver des lecteurs, mais pour se débarrasser des éditeurs. L'auteur ne doit pas écrire pour faire vivre les éditeurs, mais pour empêcher les éditeurs de vivre et de se perpétuer. Plus il aura essuyé de refus,

plus il devra être satisfait. Pour un véritable écrivain, aujourd'hui comme hier, la multitude des refus est un gage de la qualité de ce qu'il écrit. Si je rencontre des éditeurs, c'est pour être toujours plus sûr que mes écrits sont bons. Plus j'essuie de refus de leur part, plus leurs refus sont circonstanciés, argumentés de mille façons, plus je suis sûr que mes écrits sont bons et que ces éditeurs ne les méritent pas, eux qui sont hantés par le chiffre, par la quantité de Süskind et de Kehlmann à écouler, plus j'ai l'assurance enfin qu'il faut en finir avec les éditeurs, que l'auteur ne doit pas écrire *pour* des lecteurs, mais *contre* des éditeurs !

*« Les lecteurs de poésie
sont les véritables destructeurs de la poésie »*

Comment ne pas être écœuré par ce spectacle une fois par an de dizaines, de centaines de lecteurs de poésie place Saint Sulpice à Paris, s'extasiant devant le moindre poète qui expose par là, lisant à voix basse comme à la messe le plus petit poème qu'ils ont déniché, reniflant le moindre poète et quêtant la moindre lecture de poésie, la moindre signature de poète. Ils assomment leurs enfants de leur bavassage sur la poésie, car ils emmènent toujours leurs enfants avec eux pour les initier à la poésie, leur religion à eux. Ils bavassent à leurs oreilles des poèmes ineptes écrits par des lecteurs de poésie tout aussi bavasseurs. Les lecteurs de poésie sont les véritables destructeurs de la poésie, dit Reger. Les lecteurs de poésie bavassent la poésie à mort. Mon Dieu, me dis-je souvent assis sur un banc de la place Saint Sulpice en voyant passer devant moi les troupes soumis des enfants emmenés par leurs parents lecteurs de poésie, spécialistes de poésie, quel dommage pour tous ces enfants à qui la poésie va être enlevée par justement ces spécialistes de poésie, à jamais enlevée, dit Reger. Le printemps de la poésie et le marché de la

poésie sont les véritables destructeurs de la poésie, les poètes du marché de la poésie et du printemps des poètes sont les destructeurs de la poésie, il faut les chasser des bibliothèques à coups de fouet, ne pas les laisser détruire la poésie, leur bavardage sur la poésie détruit la poésie, ce sont les assassins de la poésie. Il ne faut pas participer à cette destruction de la poésie par les lecteurs de poésie du marché de la poésie et du printemps des poètes, je déteste ces amateurs de poésie, dit Reger. Ecouter, voir un lecteur de poésie place Saint Sulpice donne mal au cœur, dit Reger, lorsque nous écoutons un lecteur de poésie parler de poésie, réciter un poème, lorsque nous le voyons simplement écouter un poète lisant un poème, nous voyons comment la poésie qu'il couvre de son bavassage est anéantie, le bavassage du lecteur de poésie réduit la poésie et l'anéantit. Des centaines, oui des milliers de lecteurs de poésie anéantissent la poésie par leur bavassage, dit-il. Les lecteurs de poésie et le marché de la poésie sont les véritables assassins de la poésie, et lorsque nous écoutons les lecteurs de poésie, nous participons à la destruction de la poésie, là où un lecteur de poésie apparaît, on détruit la poésie, voilà la vérité. Ainsi, dans ma vie, je n'ai détesté personne d'autre avec une haine plus profonde que les lecteurs de poésie, et je déteste plus encore le marché de la poésie place Saint Sulpice à Paris, dit Reger.

« Si l'homme avait un avenir, le chien serait son avenir »

J'étais assis à dans un café en cette journée caniculaire, à l'intérieur donc et nullement à la terrasse comme il est d'usage de le faire à cette saison, même s'il fait extrêmement chaud (l'Européen a cette manie de se mettre dehors quand il y a du soleil, même s'il fait extrêmement chaud), à l'intérieur car je ne supporte ni le soleil ni la chaleur, encore moins caniculaire, j'étais assis dans ce café et observais les chiens qui passaient, dit Reger. Je ne regardais pas leur maîtres ou leur maîtresse auquel ils étaient attachés par une laisse plus ou moins longue, j'observais les chiens passer sur le trottoir, les uns après les autres, parfois plusieurs en même temps, car, comme vous le savez sûrement cher Atzbacher, la population canine de Paris est nettement supérieure à celle de Vienne, insupportablement supérieure, et avec elle le nombre de déjections qu'on peut partout constater, malgré les efforts de nettoyage constant de la municipalité. La quantité de déjections canines à Paris est un fléau bien connu dont se plaignent les Parisiens, mais au lieu de chercher à réduire la population canine, ce qui serait la vraie solution, la municipalité se contente d'organiser un nettoyage coûteux des

trottoirs, car elle serait bien incapable d'éliminer cet irrépressible sentimentalisme des Français qui leur fait adorer un toutou qu'ils élèvent avec une passion risible, hautement comique, dit Reger. Mais cette fois-ci, observant avec attention ce défilé constant de chiens de toutes les tailles, je m'attachais à observer ce phénomène d'un autre point de vue, j'essayais de penser à partir de ce spectacle, j'essayais d'embrasser cette réalité hautement comique d'un point de vue supérieur, totalement inédit. Je constatais en effet que la plupart de ces chiens, oui, une majorité, loin d'avoir l'air sot et animal, trottaient avec une régularité et une discipline étonnantes. Ils marchaient devant leur maître ou leur maîtresse, ils ne tiraient pas sur la laisse, ce que j'avais vu jadis faire chez de nombreux chiens, ils ne se retournaient pas vers leur maître, s'arrêtaient aux croisements, ne recommençaient à marcher que lorsque leur maître ou leur maîtresse recommençait à marcher, en un mot : c'étaient des chiens disciplinés, remarquablement dressés, et même éduqués. J'insiste sur ce mot, cher Atzbacher, dit Reger : ces chiens paraissaient éduqués, et l'étaient sans aucun doute. Leur regard que je croisais à certains instants exprimait l'intelligence, la conscience de bien faire, d'agir correctement, de se conduire avec tact. Et pourtant, cher Atzbacher, vous me connaissez et savez comme je déteste les chiens et les animaux en général. Ce

que je raconte doit donc vous étonner. Mais mettez simplement cette observation en parallèle d'une autre que je faisais depuis mon poste à l'intérieur du café, à cause de la chaleur extrêmement forte et insupportable qu'il faisait dehors : sur le même trottoir, je voyais également des enfants passer, accompagnés de leurs parents. La plupart étaient des petits Parisiens. Leur comportement contrastait singulièrement avec celui des chiens. Ils étaient en effet totalement sauvages, nerveux, désagréables, leur visage et le moindre de leur geste exprimait un mécontentement profond, une hargne qui explosait à la face du moindre passant qu'ils croisaient, leurs parents ne les tenaient pas, ne les maîtrisaient pas, car ces enfants sans arrêt se retournaient vers eux avec une agressivité et une insolence qui moi-même me terrifiaient et me faisaient horreur : en un mot, ces êtres-là n'étaient pas éduqués, pas éduqués du tout. Il n'y avait aucune discipline chez eux, je veux dire aucune régularité dans leurs mouvements ou dans leurs gestes, et même, à vrai dire, rien qui fasse d'eux des enfants tels qu'on se les imagine, un peu sauvages et difficiles certes, mais aussi rieurs, joueurs, bruyants, enfin, vous savez bien, cher Atzbacher, ce que sont normalement des enfants, que je déteste également, même à Vienne, car vous savez que j'ai horreur de toutes les formes d'insouciance, horreur de la légèreté dite infantine à laquelle

même les adultes souhaitent revenir une fois adultes, oui, j'ai horreur, dit Reger, de cette absurde et grotesque caricature de l'enfance à quoi on voudrait ramener les enfants. Mais là, j'étais en présence d'êtres petits de taille, hargneux, maugréant sans cesse, agressif à outrance, oui, j'étais en présence d'adultes sans aucune éducation se faisant passer pour des enfants, plusieurs d'entre eux répétant volontiers qu'ils avaient le droit à telle ou telle chose, qu'ils savaient que, qu'ils avaient lu que, qu'on leur avait dit, qu'ils s'étaient renseignés sur tel ou tel sujet, bref, ces petits êtres appelés enfants se comportaient comme des adultes, maîtres même de leurs parents qui eux, de leur côté, s'efforçaient de redevenir des enfants, enfin des pantins enfantins – spectacle odieux, terrible, dont je me détournais après un moment, ne le supportant plus, dit Reger. Détourné de ce spectacle, je me posai alors cette question : qu'est-ce que je détestais le plus, en fin de compte, les chiens ou les enfants ? Cherchant une réponse que je ne trouvais d'abord pas, j'essayais de reprendre la question d'un point de vue supérieur, oubliant la distinction homme-animal en l'occurrence. Les chiens avaient été éduqués par leur maître ou leur maîtresse, les chiens avaient été régulièrement toilettés, on les avait emmenés à des stages de dressage pour leur apprendre à marcher au pas de leur maître ou de leur maîtresse dans une grande ville comme Paris, on leur avait parlé sans cesse, on leur

avait témoigné de l'amour auquel ils avaient toujours répondu de leurs yeux canins, ils avaient même appris à s'exprimer par ces yeux canins, ils avaient appris à communiquer avec leur maître et leur maîtresse par une série de mécanismes tout à fait civilisés qui les rapprochaient inévitablement de l'humanité. Chiens, ils avaient acquis de l'humain ! dit Reger, émerveillé par cette observation. J'avais alors pu développer, à partir de là, une théorie tout à fait nouvelle et inédite, qui je crois en surprendrait plus d'un, cher Atzbacher, dit Reger. J'étais en effet arrivé à la conclusion que de plus en plus d'hommes et de femmes, souvent âgés, incapables de supporter la présence de nouveaux enfants, préféraient un chien, un chien docile et discipliné, un chien ayant la capacité d'être éduqué et civilisé, à ces nouveaux enfants, qu'incapables d'éduquer et de civiliser ces nouveaux enfants devenus adultes dès leur plus jeune âge par toutes sortes de comportements sociaux acquis, comportements affligeants et des plus sauvages, ces hommes et ces femmes-là, souvent âgés, s'étaient détournés des enfants et préféraient avoir un chien auprès d'eux. J'envisageais alors cette hypothèse absolument nouvelle, totalement inédite, écoutez-moi bien cher Atzbacher, j'envisageais qu'un jour les enfants sauvages devenus adultes d'aujourd'hui soient élevés par des chiens d'aujourd'hui, hautement civilisés, j'envisageais que des chiens leur montrent

comment marcher à côté de quelqu'un, comment traverser une rue, comment regarder un de leurs semblables avec gentillesse, comment même s'adresser à son prochain avec un minimum de douceur. Vous savez pourtant cher Atzbacher que je ne crois guère à l'avenir de l'humanité, pourtant, en cette caniculaire après-midi parisienne passée à l'intérieur d'un café, j'osai cette pensée que je vous sou mets, à vous mon fidèle ami, en vous priant bien entendu de la garder pour vous. Cette pensée, la voici : *Si l'homme avait un avenir* (ce qui, je l'admets et j'insiste là-dessus, est une idée absurde, totalement farfelue, idée terrible en fait), *le chien serait son avenir.*

« *La rentrée littéraire est une extinction de la littérature* »

Chaque automne, ce sont des centaines de nouveaux romans qui couvrent ici les tables des librairies, dit Reger. Chaque automne a lieu ici ce qu'on appelle la *rentrée littéraire*, c'est-à-dire la publication simultanée de centaines de titres nouveaux d'auteurs déjà connus ou inconnus. Cette année, ce sont sept cent romans qui arrivent sur le marché, dont une cinquantaine seulement sont des premiers romans, le reste étant l'œuvre d'auteurs ayant déjà publié un roman par le passé. Parmi ces romans, seuls quelques dizaines feront parler d'eux, et une dizaine seulement obtiendra des prix prestigieux. Chaque année, c'est ici la course au prix, les éditeurs lancent leurs petits chevaux sur la piste du cirque, et ils tournent les petits chevaux, la plupart déjà harassés par des années de course, ils tournent devant les yeux de moins en moins ébahis des journalistes, des critiques et des acheteurs, dont une minorité parmi eux liront les livres de la rentrée littéraire qu'ils auront achetés, car eux-mêmes, les acheteurs, sont fatigués de cette littérature-là, dit Reger. Chaque automne, la rentrée littéraire est célébrée comme le moment où la littérature est à son maximum de vitalité et de santé, mais la vérité, c'est que la

rentrée littéraire est une extinction de la littérature, la vérité, c'est que chaque année un peu plus la rentrée littéraire est une extinction de la littérature. Vous savez, cher Atzbacher, comme je tiens à cette idée que la littérature est une activité éminemment personnelle, non réductible à un contrat entre un individu et une structure quelconque, activité qui ne peut donc être ramenée à une affaire. Or que voyons-nous ici comme ailleurs ? Des livres formatés par leurs auteurs pour qu'ils conviennent au marché, dit Reger, des romans conçus par leurs auteurs pour qu'ils correspondent à un certain moment à la conception la plus commune de la littérature, livres formatés évidemment par les auteurs en collaboration avec un éditeur, espèce actuellement la plus nuisible à la littérature, tandis qu'elle fut jadis, il y a longtemps (cela paraît à peine croyable), nécessaire à son essor. Mais c'en est bien fini de l'éditeur condition *sine qua non* de la littérature, maintenant celui-ci, au lieu de promouvoir des formes nouvelles et surprenantes, préfère miser comme à la loterie sur tel ou tel roman insipide parce que formaté. Tout, dans ces récits empilés dans les librairies dès la fin du mois d'août, est formaté : leurs personnages, leur sujet, leur style, quand ils en ont un, et même leur auteur, qui s'affiche plus ou moins comme la reproduction fidèle d'un type d'écrivain du passé, dit Reger. Je ne supporte pas ce spectacle infâme de la littérature se reproduisant

soi-disant sous la forme de petits romans insipides, je ne supporte pas cette engeance pseudo-littéraire qui, dans quelques cénacles parisiens, met en scène la littérature, cénacles qui, de plus en plus, ressemblent à certains zoos de métropoles où l'on rassemble des représentants d'espèces en voie de disparition : animaux fatigués, dit Reger, par la vie trop rythmée et ennuyeuse du zoo et ses défilés de visiteurs amusés par la gestuelle maniaque de certains d'entre eux, comme, chez les écrivains, le mouvement las de la main dédicant son ouvrage devant une file de lecteurs ou d'acheteurs venus exprès dans la librairie où on l'exhibe. C'est la vérité, cher Atzbacher, les écrivains enfermés dans leur maison d'édition et leur librairie ressemblent de plus en plus à ces animaux des zoos où plus rien ne vit, le lion sénile sommeillant à l'entrée d'une grotte artificielle, le macaque hystérique sautillant en l'air pour se faire remarquer des enfants, même plus capable de grimper à un arbre, le toucan répétant indéfiniment le même cri dans sa volière, toute cette vie domestique-littéraire des écrivains du zoo éditorial qui n'est plus la vraie vie, la vie sauvage dans la nature, la vie sauvage de la littérature qui ne peut se limiter à des formes inscrites et à des structures consacrées, toute cette vie domestique-littéraire des écrivains du zoo éditorial n'est plus la vraie vie de la littérature, mais sa mise en scène absurde et hautement grotesque dans un

espace de quelques kilomètres carré, de quelques deux-cents pages. Chaque nouveau livre de la rentrée littéraire ressemble à une espèce de cages où est enfermé l'auteur auquel le public des lecteurs accorde un regard fatigué, ennuyé par le spectacle de ce visage et de ces mimiques déjà observés des centaines de fois ces dernières décennies. Chaque livre enferme son auteur dans la réalité littéraire présente qui n'est jamais la vraie vie de la littérature qui a lieu très loin du zoo de la rentrée littéraire, dans des contrées sauvages et inconnues. La rentrée littéraire est la mise en scène de cette vie pseudo-littéraire par quelques centaines de vieux singes accueillant dans leur zoo un petit groupe de nouveaux pensionnaires à peine plus énergiques, dit Reger, la rentrée littéraire est une extinction de la littérature, voilà la vérité. Je ne sais qui condamner en premier, les éditeurs dont la plupart se moquent totalement de la littérature, ou les auteurs qui croient que la littérature consiste à produire tous les deux ans une oeuvrette qui sera vite oubliée car elle n'ébranle en rien le lecteur mais le distrait sagement, lui fait oublier son triste quotidien au même titre que les films et les émissions télévisées qu'il consomme par ailleurs. Désormais, tous les livres de la rentrée littéraire sont écrits dans une langue morte, langue morte qui est celle de la rentrée littéraire et de la pseudo-littérature, une langue morte qui se fait passer pour celle de la littérature alors

qu'elle n'est que celle de la rentrée littéraire, soit une langue accordée plus ou moins à celle du public littéraire, qui ne parle lui aussi qu'une langue morte. Les éditeurs sont des commerçants, rien de plus évident, mais les auteurs dont la grande majorité ne vivent pas de leur production sont de sinistres paons aux plumes sans éclat, et ce sont en vérité les premiers responsables de l'extinction de la littérature actuelle parce qu'ils acceptent d'écrire et de publier leur langue morte prenant la forme d'une œuvrette insipide qui n'a pour fonction que de distraire un moment les visiteurs du zoo de la rentrée littéraire. Aucun mot de leurs livres n'est vivant, aucun. Chaque phrase de leurs livres puent la mort, comme les cages des tigres du zoo puent le désespoir de l'animal enfermé. La compromission des auteurs avec des éditeurs qui ne valent guère mieux que les gardiens de zoo et qui ne donnent même pas à « leurs » auteurs le moyen de vivre de leur production littéraire est écœurante. Les éditeurs sont certes des extincteurs de la littérature, comme les gardiens de zoo sont des extincteurs d'animaux sauvages, mais les auteurs sont également des extincteurs de la littérature, car non seulement ils produisent des œuvres faméliques et sans intérêt, des œuvres absolument ineptes, mais en plus ils se compromettent avec des éditeurs qui sont les grands organisateurs de l'extinction de la littérature, les

infects gardiens du zoo de la rentrée littéraire. Rien de plus infâme que ces rencontres entre auteurs et éditeurs qui organisent ensemble le grand spectacle de la rentrée littéraire, rien de pire que le spectacle d'animaux qu'on tire de leurs cages pour les faire parader au cirque. Rien de plus infâme, dit Reger, que ces rencontres entre auteurs et éditeurs qui organisent ensemble le grand spectacle de la rentrée littéraire, rien de pire que le cirque moribond de la littérature d'automne. Le fait qu'ils se cachent derrière les murs épais des maisons d'édition pour conclure leur pacte est en soi le symbole de cette infamie. Le fait que la majorité écrasante des auteurs qui n'ont aucun intérêt réel c'est-à-dire pratique à signer les contrats des éditeurs signent ces contrats avec un sentiment d'intense bonheur est une réalité infâme et écœurante qui en dit long sur l'absence totale de conscience pratique de ces auteurs simplement excités à l'idée de pouvoir entrer dans le zoo de la littérature contemporaine dont la plupart des animaux sont moribonds. L'indigence de leur écriture jointe à leur inconscience pratique fait de ces auteurs des êtres abjects, et qui méritent absolument leur sort, soit finir à leur tour moribond dans le zoo de la littérature contemporaine, dit Reger, fermant bruyamment un volume dans la librairie où lui et moi nous nous trouvions, écrit Atzbacher.

« Le vrai problème de la France est la crapulerie d'Etat »

Le vrai problème de la France est la crapulerie d'Etat, dit Reger. A Paris, je lis tous les jours les journaux français, je lis les journaux allemands, autrichiens, anglais, italiens, espagnols, en bon Viennois je passe des heures dans un café – aujourd'hui place de la Sorbonne – à lire les journaux. Voilà bientôt un mois que, séjournant à Paris, je lis les journaux français, allemands, autrichiens, anglais, italiens, espagnols, les uns après les autres, prenant des notes, concentré, ne me laissant pas déranger par les autres clients du café où je suis assis, caché derrière un journal, fulminant à la lecture des journaux français, quand même les journaux autrichiens me laissent froid depuis la mort de Haider, la belle mort de Haider, événement qui provoqua chez moi une joie indescriptible. Mais désormais, c'est en lisant les journaux français que, chaque jour, je fulmine, dit Reger, c'est en lisant les journaux français que je ressens la plus forte détestation, envers un pays tout entier mais surtout envers un Etat devenu monstrueux, oui, proprement monstrueux. Le vrai problème de la France n'est pas la violence dans les banlieues, dit Reger, le vrai problème de la France n'est pas le chômage, le vrai

problème de la France n'est pas la pauvreté, non, le vrai problème de la France est la crapulerie d'Etat. Car la France est un pays dont l'appareil d'Etat est désormais contrôlé par la clique la plus infâme qu'il est connu depuis Vichy. La France est devenu le pays le plus scandaleux d'Europe, plus scandaleux encore que l'Italie et l'Autriche réunis, oui, cela paraît incroyable, mais c'est la vérité, dit Reger, la sinistre vérité que je dois vous délivrer aujourd'hui, cher Atzbacher. La France est le pays où une petite bande cynique, soutenue par les plus grands entrepreneurs du pays, s'est emparée de l'appareil d'Etat pour y asseoir un pouvoir nauséabond, infect. Je ne peux pas passer dans le quartier de l'Elysée sans sentir une odeur terrible, sans devoir me boucher le nez, tant les individus qui désormais contrôlent la France en ont fait en quelques années un lieu de puanteur et de honte. La moindre parole de ces infâmes personnages est une déjection mentale, dit Reger. La moindre déclaration, la moindre idée, la moindre intention de ces individus infects est une déjection mentale. Rien n'est plus infect que les mots qu'ils emploient. Chacun de leurs mots est chargé d'une puanteur innommable. Chaque jour, ils empuantent un peu plus le pays de leurs mots infects, et chaque jour le quartier de l'Elysée est un peu plus empuanté de leurs paroles ignobles. Le seul fait de traverser ce quartier, de longer l'enceinte de

l'Elysée me donne la nausée, dit Reger, tant la puanteur verbale qui en émane est écoeurante, tant la puanteur verbale qui en émane retourne le coeur. Le moindre de leurs mots est une déjection mentale atroce, et mille micros, des milliers de câbles déversent cette puanteur à travers tout le pays et dans des millions de cervelles qu'il faut désormais considérer comme polluées. Le vrai problème de la France est sa pollution verbale, le vrai problème de la France est la pollution verbale qui est l'expression même de la crapulerie d'Etat, le vrai problème de la France est l'afflux continu dans toutes les zones du pays de dizaines et de dizaines de déjections mentales à longueur de journée dans toutes les cervelles du pays. Je ne vois en France que des êtres pollués, que des esprits empoisonnés par la plus terrible des crapuleries d'Etat, excepté peut-être la statue de Montaigne au Quartier latin toute la France est polluée et empoisonnée par la crapulerie d'Etat, et je souffre chaque jour, cher Atzbacher, de cette sinistre réalité. Je souffre de cette sinistre réalité attablé à lire les journaux français, je suis saisi, bouleversé, malade de cette sinistre réalité d'un pays quotidiennement pollué par l'insanité de quelques crapules d'Etat, je suis écoeuré lorsqu'un seul de leurs mots m'atteint via la lecture des journaux, je suis tellement touché par cette puanteur ambiante de la France que je ne sors plus de mon café,

que j'y reste enfermé toute la journée, écoeuré, violemment écoeuré par la sinistre réalité de ce pays pollué par la crapulerie d'Etat, dit Reger.

« Je déteste la détestation vulgaire »

Je déteste la détestation vulgaire, dit Reger alors que je me tenais devant lui dans ce café parisien, silencieux, l'écoutant simplement avec toute mon attention. Oui, je déteste la détestation vulgaire, répéta Reger, le regard par instants tourné vers les deux femmes qui étaient assises à la table à côté. Je déteste cette détestation quotidienne, naturelle, banale, ordinaire, pour laquelle tout peut être sujet à commentaires négatifs, à moqueries méchantes, à pensées nauséabondes. Je déteste cette détestation qui prend pour objet ce qui est différent ou ne serait-ce qu'un peu différent, je déteste cette détestation qui ne s'occupe que de détails auxquels on attribue une signification fictive et qui n'est le moteur d'aucune pensée, non juste une remarque concernant un degré plus ou moins élevé d'anormalité, oui, dit Reger un instant tourné vers les deux femmes assises à la table à côté, haussant la voix pour qu'elles l'entendent avec son accent autrichien et tournent à leur tour son regard vers lui, interloquées par ce visage de vieil homme qui les fixait désormais avec une concentration devenue extrême et gênante pour les

deux femmes, lesquelles finirent par détourner le regard, je déteste cette détestation qui ne s'attache qu'à l'ostracisation de ce qui serait là en trop, par exemple un vieil homme à l'accent autrichien ayant posé sur sa table une pile de journaux français, allemands, autrichiens, espagnols, italiens, anglais, je déteste cette petite détestation, cette détestation microscopique et insignifiante, je déteste cette détestation de fourmi, de puce ou d'amibe, je déteste cette détestation ponctuelle, vite oubliée pour un autre objet, je préfère en effet qu'on déteste *en grand*, je préfère qu'on déteste avec plus de panache, au nom d'une pensée nouvelle, car toute pensée nouvelle rejette de manière massive, je déteste moi-même massivement, d'un bloc, je déteste non pas ce qui serait en trop, je déteste simplement tout ce qui est, et ce qui est là massivement, impérieusement, imposant partout ses règles, ses codes, ses impératifs, je déteste la détestation vulgaire qui ignore la détestation grandiose, la détestation qui peut être même héroïque pour se concentrer ponctuellement sur de petits objets insignifiants, je déteste la détestation populaire donc, attachée à mille petites choses variables – collègues, voisins, je ne sais quoi d'autre -, mais je déteste aussi la détestation bourgeoise, elle-même attachée à mille petites choses variables, je déteste même la détestation aristocratique, qui ne sait plus quoi détester, fatiguée par des

siècles de détestation de ce qui est bas, oui, dit Reger, qui avait à présent oublié les deux femmes et me regardait bien fixement dans les yeux, je déteste toutes ces détestations-là, toutes ces détestations actuelles et contemporaines, préférant une détestation plus haute, plus intellectuelle, plus élaborée, à laquelle, ici, à Paris, comme hier à Vienne, je travaille sans relâche, jour et nuit, dans mon sommeil même, avec vous à mes côtés, mon cher Atzbacher, et je vous suis extrêmement reconnaissant d'avoir fait le voyage jusqu'ici pour prendre simplement de mes nouvelles, vous moquant totalement de la vie parisienne et des distractions qu'elle peut offrir, simplement inquiet de me savoir si seul à Paris, et si écœuré que je le suis par la réalité française, après avoir proclamé ma détestation des éditeurs, du marché de la poésie, de la crapulerie d'Etat, et surtout, oui, surtout, de la rentrée littéraire, le pire cauchemar que je puisse faire !

« Leur bonne humeur est ce qu'il y a de pire au monde »

Leur bonne humeur est ce qu'il y a de pire au monde, dit Reger, au diable leur bonne humeur ! Pas un jour sans que j'observe ces hommes et ces femmes obsédés par le positive thinking (en allemand positives Denken), pas de jour sans que je les voie jouer la bonne humeur, je dis bien jouer car aucun d'entre eux ne croit vraiment aux mensonges qu'il ou elle distribue toute la journée à ses proches pour faire croire qu'il ou elle possède le secret du bonheur ! Leur bonne humeur feinte est absolument dégoûtante, dit Reger, elle est sans conteste l'un des pires maux de l'époque car elle fige chaque acteur de la bonne humeur dans l'imbécillité la plus totale, dans l'absence de réflexion de ce qu'est la vie vraiment, dans l'absence de réflexion tout court. Leur bonne humeur est en vérité ce qu'il y a de pire au monde, elle est désastreuse pour l'esprit et aliène le corps, le faisant jouer toute la journée une série de grimaces et de postures qui font croire aux autres le pire des mensonges, c'est-à-dire que le monde tel qu'il est pourrait combler le cœur et l'esprit ! Or, comme vous le savez, cher Atzbacher, il n'en est rien, il n'y a même pas besoin de lire une seule ligne de Schopenhauer pour s'en rendre

compte, il est impossible en ce monde d'être de bonne humeur ne serait-ce que plus d'une minute sans être un absolu crétin ! Tout ce que ma vie m'a apporté, je le dois au contraire à la mauvaise humeur, à une mauvaise humeur absolue et quasi continue, à une espèce de discipline dans la mauvaise humeur qu'il ne s'agit pas d'exposer au regard de tous. Ainsi, dit Reger, je puis être de mauvaise humeur sans que personne ne s'en rende compte, et j'y mets un point d'honneur, il s'agit bien pour moi de ne déranger, de n'affliger personne avec ma mauvaise humeur – même pas ma femme lorsqu'elle vivait -, quand l'acteur de la bonne humeur assomme tout le monde avec sa bonne humeur, avec sa morale du positive thinking à deux sous acquise dans des manuels de gare, sentencieux, verbeux au possible, alignant sans vergogne mensonge après mensonge ! Le praticien de la mauvaise humeur est quant à lui parfaitement capable de dissimuler sa mauvaise humeur, il doit la dissimuler s'il veut vivre avec elle tranquillement, car il lui faut garder ses forces, ne pas les épuiser dans des justifications absolument inutiles, surtout avec les acteurs de la bonne humeur qui n'attendent que cela, lui demander des comptes ! La mauvaise humeur m'a sauvé la vie, cher Atzbacher, dit Reger, elle m'a permis de voir clair, de me dégager de toutes les approximations et de toutes les illusions du quotidien, de toutes les absurdités enseignées dès l'enfance par

nos semblables travaillant au service de la bonne humeur qui, elle, ne génère que mensonges et illusions sur la vie ! La mauvaise humeur, ma mauvaise humeur – car j'en ai développé une qui n'appartient qu'à moi seul et qu'à part à vous je ne dévoile à personne ! – m'a permis de dégager les vrais problèmes de l'existence, et les seules vérités, qui sont essentiellement négatives ! Car il n'y a pas de vérités acquises par la voie de la bonne humeur qui amollit l'esprit et le cœur, il n'y en a qu'acquises par un homme solitaire sachant se mettre à l'écart de la masse cherchant le bonheur, et expert en mauvaise humeur. Je suis venu à Paris parfaire ma connaissance et mon expérience de la mauvaise humeur, et, à quatre-vingt-deux ans, la mener à son terme, voilà la seule raison de mon séjour à Paris, cher Atzbacher ! Je ne sais si je réussirai, mais j'en ai la volonté, la volonté absolue, car seule la mauvaise humeur mène à la perfection de la pensée et à une vision élaborée du monde et de l'existence, quand la bonne humeur conduit tout droit à la dégénérescence totale de l'esprit pourri par les illusions et les mensonges les plus répandus !

« Passée l'enfance, la nature est haïssable »

J'ai aimé la nature. J'ai aimé passionnément la nature. Enfant, je me suis promené des heures durant dans les forêts autrichiennes, seul ou accompagné, de préférence seul. Je connais encore par cœur des territoires entiers de mon pays natal. Mais passée l'enfance, la nature est haïssable, dit Reger qui se tourna vers moi à cet instant, les yeux tout à coup brillants. Pour rien au monde je ne retournerais vivre à la campagne où j'ai passé tant de vacances heureuses jadis. Je ne supporterais plus la nature, voilà la vérité, comme je l'ai à peine supporté lors de mes derniers séjours qui remontent à une quarantaine d'années, au point de finir par la haïr de tout mon cœur. La nature est haïssable en bloc, dit Reger. Rien de la nature n'échappe à ma détestation : ni les arbres, ni les rivières, ni les chemins, ni les champs, encore moins les montagnes qui sont censées être un symbole de gloire pour l'Autriche. Oui, tout de la nature est haïssable, même les animaux que j'adorais observer enfant, au point de les pister pendant des heures à travers champs et forêts. L'odeur de la terre est haïssable, la forme des arbres est haïssable, les chemins qui n'en finissent pas sont haïssables. Vous vous demandez sans

doute, cher Atzbacher, comment j'ai été conduit à détester aussi la nature avec une telle force, moi qui l'ai tellement adoré enfant, dit Reger, avec le même regard intense. C'est qu'enfant, vos émotions de la nature ne sont pas provoquées par la nature elle-même, mais par la présence à vos côtés d'êtres chers qui disparaissent un jour. Pas un jour de mes vacances d'enfance sans une marche aux côtés des miens qui captivaient mon attention par telle ou telle remarque, telle ou telle découverte qui donnait un sens à la randonnée, ou qui, par leurs simple présence à mes côtés, donnaient à celle-ci une dimension plus chaleureuse, plus symbolique. La nature en elle-même n'était rien, seule comptait l'expérience que j'en faisais à côté d'un être cher qui finit par disparaître, car la vie n'est que cela, perte sans fin de tout ce que nous avons aimé, dit Reger dans un soupir qui m'étonna. Même pour moi qui aimais marcher seul dans la nature, la perspective de partir de la maison familiale et d'y revenir ensuite plaçait mon expérience de la nature dans un cadre plus vaste, plus sentimental, et je ne pouvais aimer la nature qu'enveloppée dans ce sentiment d'être accueilli, protégé, aimé par d'autres êtres qui, les années qui suivirent, disparurent les uns après les autres, me laissant seul avec la nature. Je mis du temps à comprendre que, sans eux, la nature était parfaitement haïssable. Je mis plusieurs années à comprendre que, sans ces êtres chers

disparus, la nature est totalement, parfaitement haïssable, et que ma détestation devait même consumer le souvenir de ces jours de bonheur en elle. Je voulus revenir plusieurs fois dans la nature, mais ne fis finalement que l'expérience que la nature était totalement, parfaitement haïssable sans les êtres chers disparus. J'errais de longues heures dans un pays désert, errais, errais sans ressentir le moindre plaisir, sans faire la moindre découverte, j'errais comme une âme en peine, comme on dit si justement en français, je passais des jours et des jours à chercher les traces du bonheur ancien que les êtres chers avaient emportées avec eux, en vain, et je commençais alors à détester la nature, à la rejeter de toutes mes forces, n'y revenant plus que dans mes pires cauchemars où j'errais sans fin dans des champs déserts, à travers de forêts mortes, sans jamais voir la fin du chemin que je suivais. Je devins un Stadtmensch, dit Reger, un citadin, un homme des villes, je ne quittais Vienne que pour me rendre dans une autre capitale européenne (car je n'ai jamais voulu quitter l'Europe), avec l'assurance totale que, passée l'enfance, la nature était haïssable. Par la suite, j'ai pu constater que toutes les personnes que je rencontrais qui se vantaient d'adorer la nature et de ne pouvoir vivre ailleurs qu'à la campagne étaient des esprits attardés, je veux dire par là des esprits restés en enfance, attachés aux ruines de leur enfance, les soignant une fois

disparus les êtres chers qui donnaient un sens à la nature, les entretenant jour et nuit dans la nostalgie totalement stupide de leur enfance, bref, des esprits primaires, sans perspective aucune que celle de revenir sans cesse à des racines mortes depuis longtemps, et je me mis à détester ces personnes qui, régulièrement, atterrissaient à Vienne pour un séjour culturel dont ils ne retiraient rien, car leur esprit tout entier était primaire, attaché à la terre de leur enfance morte, obsédé par des symboles calcinés qu'ils chérissaient et chériraient jusqu'à la mort. J'appris par la suite, dit Reger, que la nature était désormais pleine de ces êtres nostalgiques de la nature, qu'elle en était pleine à ras bord, montagnes, forêts, prairies, toute la nature était pleine de ces êtres que je haïssais désormais pour lesquels la nature était l'expérience suprême, sans qu'aucun d'entre eux ne s'aperçoivent que, passée l'enfance, la nature ne pouvait être qu'haïssable, et que, d'un point de vue moral et intellectuel, la nature devait être haïssable. La nature était à présent pleine d'individus agités courant, pédalant dans tous les sens, la nature n'était plus seulement abandonnée par les êtres chers mais définitivement pollués par une foule de crétins dont le peu de cervelle qu'il possède encore ne sera jamais traversé qu'en vérité, passée l'enfance, disparus les êtres chers, la nature est totalement, absolument haïssable !

« Les hommes sont devenus des paquets de viande »

Je regardais Reger, écrit Atzbacher. Je regardais Reger alors qu'il déambulait à travers Paris, son parapluie accroché à un bras, la tête pivotant à droite à gauche, curieux de tout. Je le regardais s'asseoir sur un banc, et je le rejoignais à l'heure pile de notre rendez-vous en un lieu inhabituel, dans une ville étrangère. Vous vous souvenez, cher Atzbacher, de Charrieux, dit Reger, venu une fois à Vienne tenir une conférence sur le nihilisme européen à laquelle nous avons assisté tous les deux ? Charrieux est un de mes meilleurs amis parisiens, esprit brillant même s'il enseigne à l'université (il y en a encore quelques-uns, mais de moins en moins, les universités partout dans le monde sont de plus en plus pauvres en esprits supérieurs, lesquels préfèrent encore le désert aux tâches administratives assommantes et aux colloques absurdes), esprit absolument libre, ce qui est encore plus rare. Nous sommes devenus les spectateurs d'une époque ravagée, me disait Charrieux l'autre jour, dit Reger. Les guerres ont pu détruire une bonne partie de l'Europe au siècle passé, les guerres actuelles démolissent ce qui reste d'esprit, chaque jour les guerriers contemporains dévastent les territoires de l'esprit que

sont l'école, l'édition, l'université. Ces guerriers sont les soi-disants réformistes de l'Etat, les pires nihilistes que l'Etat ait accueilli en son sein. Même les chefs d'état-major du siècle passé qui menèrent la destruction de villes et de pays entiers n'étaient pas aussi terribles que ces réformistes, me disait hier Charrieux, dit Reger. Même ces militaires respectaient encore l'esprit grâce auquel leurs plans de bataille et leurs machines de guerre avaient été conçus. Mais aujourd'hui, partout l'esprit est combattu, partout l'esprit est annihilé ! Les réformistes de l'Etat ont décidé de rayer l'esprit de la carte de l'humanité, mon cher Reger, me disait Charrieux, dit Reger. Partout la guerre fait rage : chez les éditeurs qui ne donnent à lire que des livres ineptes par pur intérêt financier, dans les écoles et les universités où des milliers de postes d'enseignants sont supprimés au nom de contraintes budgétaires au niveau européen. L'esprit est partout attaqué par des managers de l'Etat qui n'ont d'ailleurs plus aucune culture de l'Etat, car ils viennent du privé ! me disait Charrieux, visiblement bouleversé de voir le monde ancien auquel il appartenait, celui de ce que nous germanophones appelons *Bildung*, bouleversé de voir ce monde de l'esprit disparaître sous ses yeux. Quant aux prétendus professeurs qui resteront, me disait encore Charrieux, dit Reger, ils ne seront que de bons toutous de l'Etat, enseignant ce qu'on leur dira d'enseigner, colloquant sur ce qu'on leur dira

de colloquer, totalement incapables de penser par eux-mêmes et de mener aucune recherche, car on le leur en laissera ni le temps ni l'énergie. Les professeurs de demain seront des êtres décervelés, incapables, grotesquement incultes, méprisant eux-mêmes la vie de l'esprit, dont ils n'auront jamais fait l'expérience, me disait encore Charrieux, dit Reger. Ils ne voudront que faire des heures supplémentaires à enseigner l'ABC à leurs élèves qui les prendront à juste titre pour les plus grands abrutis de la Création, ils ne penseront eux-même qu'à l'argent, qu'à leur petit bonheur individuel, qu'aux vacances qu'ils auront peut-être sauvées du désastre universel pour les passer à faire des mots croisés ou de la couture. L'esprit sera mort, définitivement mort, et les professeurs ne seront que des potiches ridicules, eux-mêmes emportés par le mépris de l'esprit qu'ils auront contribué à répandre, me disait enfin Charrieux, dit Reger. Je ne pouvais hélas pas consoler ce cher Charrieux, dit Reger, écrit Atzbacher, je ne le pouvais absolument pas, car le désastre qu'il évoquait avec éloquence m'était absolument familier et hantait mes nuits, depuis tant d'années que j'assistais en Autriche au délabrement du monde de l'édition, de l'enseignement public et de l'université. La fin de l'esprit au niveau mondial est une réalité indiscutable, dit Reger, fin annoncée depuis au moins cinquante ans. La métamorphose de l'homme qui en découla était

effrayante, car déjà, un peu partout, les hommes avaient disparu pour être remplacés par des *paquets de viande*. Partout, vidés de toute vie spirituelle, des *paquets de viande* hantent désormais les rues et les écrans, circulent partout, même en pleine nature. Des *paquets de viande* épousent des *paquets de viande* qui font ensemble des *paquets de viande*. La plupart des hommes sont désormais aussi spirituels que peuvent l'être des bovidés au crépuscule. Rien ne différencie plus les hommes des animaux les plus stupides de la terre. Chez eux, « intellectuel » est devenu une injure, lire un livre un peu difficile en public pédanterie, se taire pour réfléchir un acte autodestructeur et dangereux pour la société. Des hommes pour devenir paquets de viande se sont opérés vivants de leur propre esprit, détruisant l'école, l'université et l'édition, leurs descendants n'ayant plus cette opération à faire, dit Reger, puisqu'ils n'ont jamais eu à développer quoi que ce soit qui ressemble à un esprit. Croiser ces *paquets de viande* dans la foule est terrible, et remplit les derniers hommes entretenant une vie spirituelle intense d'un désespoir abyssal qui les font passer pour des êtres malheureux en raison de leur vie spirituelle intense, alors qu'ils ne le sont que de devoir constater un jour après l'autre que l'esprit a déserté l'homme peut-être à jamais ! dit Reger, écrit Atzbacher. Charrieux pouvait pleurer toutes les larmes de son corps, il n'en verserait jamais autant que j'en ai

versé : les hommes, c'est bel et bien la vérité, sont devenus des *paquets de viande* emplissant chaque jour un peu plus la planète de leurs cris et de leurs terribles beuglements, l'homme, par mépris de ce qu'on avait appelé jadis l'esprit, est devenu un être informe, circulant partout sur la planète ou plutôt transporté partout sur la planète à bord d'engins qu'on remplit de *paquets de viande*, car les *paquets de viande* ne décident plus rien, on décide pour eux de leurs voyages, de leurs vacances, de leur vie de famille, de leurs loisirs, de leurs choix « politiques », de ce qu'on nomme encore leurs « pensées ». Réalité terrible d'un monde habité et animé par des *paquets de viande* qu'on déplace à coups d'images et de slogans, réalité terrible ! dit Reger, écrit Atzbacher se tournant tout à coup vers moi.

Première mise en ligne le 15 janvier 2011

OeO (Œuvres ouvertes)

